

Libretto

SOPHIE GUILLOU

ROMY
SCHNEIDER

biographie

libretto

© Maren Sell Éditeurs, Paris, 2006.

© Libella, Paris, 2014, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-090-0

Sophie Guillou est journaliste, spécialisée en psychologie et en éducation. Elle est passionnée de cinéma.

Je me rappelle si peu de choses de mon enfance...

Berlin, 1981. En retard. Elle est en retard, une nouvelle fois, comme tous les matins depuis le début du tournage. Elle voudrait se presser, l'équipe l'attend déjà depuis des heures, elle le sait. Mais son corps engourdi semble ne pouvoir obéir qu'au ralenti, il lui faut vaincre ce filet cotonneux qui l'enserme et l'empêche d'avancer. Son cerveau aussi se débat en plein brouillard. Elle se sent si lasse, si lourde... Les somnifères, hier soir... Elle en a pris combien? Elle ne sait pas, elle ne sait plus, elle n'a pas compté les pilules, ni les verres de vin blanc pour les faire passer. Il fallait traverser la nuit, pour atteindre l'aube d'un nouveau jour. Dououreux voyage, toujours noyé par les ombres, qu'elle doit chaque soir accomplir vaille que vaille. Seule.

« Bonjour, madame Schneider, comment allez-vous ce matin? » Lorsqu'elle passe devant le réceptionniste, elle subit la question rituelle, l'insupportable question de courtoisie qui lui rappelle que non, décidément, non, elle ne va pas bien du tout. Doit-elle répondre sur le même ton suave qu'elle crève de désespoir? Jacques Rouffio, son metteur en scène, s'avance déjà pour l'entraîner vers le parking, où patiente la voiture de la production. Pour lui rappeler qu'ici, à Berlin, elle n'est plus Romy Schneider, mais cette Passante du Sans-Souci qu'elle a tant désiré incarner.

Dans le cocon feutré de la voiture qui file sur les avenues

berlinoises, Jacques parle doucement. Aucune allusion à l'heure si tardive, ni aux ravages qui se lisent en creux sur le visage de son actrice et témoignent de la triste ivresse de la nuit. Juste quelques mots simples pour l'aider à faire face : « Romy, oublie David, maintenant tu joues ! » Derrière la vitre éclaboussée de pluie, la ville tremble sous la brume de novembre. Oublier le vide qui s'est ouvert sous ses pas il y a quelques semaines à peine... Impossible : son fils, son enfant, son petit, est mort. Cela, ni sa chair ni sa tête ne consentent à l'occulter, ne serait-ce qu'une seconde. Mais puisqu'elle a survécu au naufrage, elle doit continuer à avancer, même si tout semble désormais dénué de sens. Et avancer, cela consiste pour elle à faire la seule chose qu'elle sache faire : jouer.

Bercée par l'imperceptible roulis de la voiture, Romy ferme les yeux. Elle a hâte de se retrouver sous les projecteurs, hâte d'entendre à nouveau le « Moteur ! » qui tout à l'heure la délivrera d'elle-même. Quand elle tourne, elle échappe au vertige. Le reste du temps, elle se sent tomber dans un gouffre sans fin. Elle la connaît tellement bien, cette sensation, elle la connaissait déjà bien avant la mort de David. Mais c'est comme si la disparition de son fils était venue creuser encore le précipice. Comme si se ravivait furieusement une blessure jamais cicatrisée. Une blessure d'enfance.

De cette époque lointaine de sa vie, elle a pourtant presque tout oublié. « Je me rappelle si peu de choses de mon enfance », avoua-t-elle un jour. Longtemps, ses souvenirs ont joué l'esquive. Aujourd'hui, le manque de David les fait sortir de leur cachette. Car le manque, c'est précisément là-dessus qu'elle s'est construite. Du plus loin qu'elle se souvienne, elle s'est sentie abandonnée. De l'amour, elle en a reçu, bien sûr. Mais de l'amour en pointillé, de l'amour toujours prompt à s'évaporer. Depuis le début, sa vie est faite de séparations, comme un tissu mal raccommodé qui toujours se déchire. Elle est née fille de saltimbanques, sans cesse en tournée, sans

cesse en tournage. Quatre semaines après sa venue au monde, déjà, elle a dû apprendre à vivre loin de ses deux parents. Un big-bang silencieux dont personne dans son entourage n'a jamais soupçonné la violence. Sans bruit, son univers de bébé s'est désagrégé : du jour au lendemain, papa et maman ont disparu.

Parents indignes ? Non, parents trop célèbres. Magda Schneider et Wolf Albach-Retty sont deux étoiles happées par les exigences de l'industrie cinématographique. Leur couple s'est formé sous les projecteurs, dès 1933 : un fringant Autrichien, léger comme une valse viennoise, une jeune Allemande au minois ingénu, de quoi faire rêver les foules et assurer les recettes des salles obscures. Dans cette période troublée qui résonne déjà de bruits de bottes, le public aime qu'on l'enchanter de romances aux couleurs pastel, paradis menteurs conçus pour masquer l'horreur qui rôde. Jeunes, beaux et amoureux, Magda et Wolf incarnent ce rêve d'abord sur grand écran, puis dans la vraie vie. Après avoir enchaîné plusieurs films ensemble, ils se sont mariés. Ils ont même joué à faire un bébé, blond et potelé, un amour de petite fille au sourire mutin baptisé Rosemarie. Elle naît à Vienne, la ville de son père, le 23 septembre 1938. Mais aussitôt, ses parents l'envoient à la campagne et la laissent aux bons soins de ses grands-parents maternels et d'une nurse dévouée, pour retourner, tels des papillons affolés, vers Berlin et ses lumières. À leur corps défendant, ils sont rattrapés par la machine qui fabrique du rêve, pêchant à distance, au hasard des lettres, voire d'un télégramme, les instantanés d'une vie de bébé, la première dent, un raz de marée dans le bain, une colère mémorable...

C'est donc loin du regard de ses parents que grandit Rosemarie, vite surnommée Romy. Le bébé de stars devient une petite fille volontaire et charmeuse, qui teste par de multiples caprices la force de l'attachement de ceux qui s'occupent

d'elle. Parfois, bien sûr, Magda et Wolf s'arrachent aux impératifs du travail pour passer quelques jours avec l'enfant en Bavière, dans la vallée riante de Mariengrund où ils ont fait construire leur maison. Ah ! ces retours semblables à des jours de fête, les valises pleines de cadeaux, le tourbillon des embrassades, la cascade de cris et de rires qui déchire le silence... La maison, si calme d'habitude, s'anime d'une valse heureuse et un peu folle. Puis, très vite, les bagages se referment et les mains s'agitent. « *Auf Wiedersehen, mein Schatz!* – Au revoir, ma chérie ! » Nouvelle séparation, nouvelle déchirure. Parfois aussi, la petite fille séjourne à Vienne, chez les parents de Wolf. Elle adule sa grand-mère Rosa, comédienne elle aussi, qui, le soir venu, s'éclipse dans un froufrou d'étoffes bruissantes, tendant pour le bisou du soir sa joue couverte de poudre de riz. Le gouffre invisible se rouvre alors au fond de la petite fille, ténébreux et angoissant. « Ne pars pas... ne pars pas ! hurle-t-elle en s'agrippant à la robe de Rosa. Le vilain théâtre me prend toujours ma grand-mère ! »

Les rares souvenirs d'enfance, de loin, semblent malgré tout heureux. Images floues d'un chalet enchanté entouré de verdure et de chiens, de montagnes et de fleurs. La Bavière... Pourtant, le ciel ne devait pas être si bleu qu'elle ne se le représente aujourd'hui. Elle est née en 1938 : un an plus tard, la guerre éclatait. Elle était trop petite pour comprendre quoi que ce soit, mais a forcément ressenti l'angoisse diffuse qui sourdait des conversations. À l'époque, sous ses fenêtres, des bannières noir et feu et des croix gammées claquent comme une menace. Hitler a installé son QG à quelques encablures de là, dans son nid d'aigle de Berchtesgaden. Plus tard, bien plus tard, l'enfant devenue grande se souviendra qu'elle a vécu à l'ombre de la bête immonde et en tirera un sentiment aigu de culpabilité.

Mais dans sa vie de petite fille, ce qui compte alors, ce n'est pas la guerre, ce n'est pas Hitler, c'est sa maison, ses grands-

parents et les petits et grands événements qui ponctuent le quotidien de la famille. Alors qu'elle va fêter ses trois ans, un petit frère fait son apparition : Wolfi, un bébé joufflu sur lequel elle va vite établir une domination tyrannique. Magda se le promet : à l'avenir, elle saura se montrer plus présente pour ses enfants. Pourtant, malgré cet heureux événement, son couple se délite. Le beau Wolf se fait de plus en plus évanescence. Deux ans se sont à peine écoulés après la naissance de son fils qu'il quitte sa femme pour une autre actrice plus jeune. Magda encaisse, Romy aussi. Le peu de sécurité intérieure qui lui reste vole en éclats, même si elle ne laisse rien paraître de cette souterraine déflagration. Du haut de ses six ans, elle fait la nique au chagrin : œil enjôleur et énergie de locomotive, elle jouit de sa vie de sauvageonne, joue avec les garçons du voisinage, monte des petits spectacles improvisés, se grime avec les fards de sa mère. « Cette époque n'a pas affecté Romy, heureusement, affirmera Magda sans ciller quinze ans plus tard. Son père disparaissait de sa vie, où il n'avait du reste tenu que le rôle d'un acteur en tournée. »

Pourtant, les jours de détresse, c'est dans la chambre paternelle que la petite fille vient se réfugier. Les poings crispés, la lèvre tremblante, un goût de sel au fond de la gorge, elle appelle silencieusement l'absent. Pappi, père volage et magicien parti de la maison comme on s'envole en fumée. Pappi qui la juchait dans son sac à dos pour partir en balade à vélo, qui lui apprenait en cachette les pires jurons de la langue allemande, qui l'emmenait au cœur de la forêt bavaroise pour des parties de chasse, son père est parti. Au creux de la chambre déserte, elle écoute le silence. Hume les effluves du parfum familial, cuir de Russie et senteur de sous-bois, qui flottent encore entre les tentures tirées. S'enveloppe de cet amour lointain et maladroit qu'il lui témoignait dans les rares moments où il était là. « Il n'était certes pas un vrai père, dira-t-elle de lui bien des années plus tard. L'achat

de deux paires de souliers pour moi et mon frère suffisait à l'épuiser. Mais dans cette pièce je ne me sentais néanmoins jamais seule.»

La petite Romy s'est construite sur cet éphémère et ces intermittences : départs, retours, comme un balancier qui jamais ne s'arrête. Départs, retours, le cœur bat la mesure mais souvent s'affole : sur quoi m'appuyer quand toujours on m'abandonne ? Éperdue, elle a toujours voulu qu'on l'aime, qu'on la protège contre cette solitude intérieure si glaçante... Elle y a aussi puisé le goût du bonheur, parce qu'elle en connaît tout le prix. C'est fugace, un moment de bonheur. Ça s'attrape entre les doigts comme un papillon et puis ça meurt. Il faut vite le saisir avant qu'il ne s'envole. C'est pour narguer ce vide qu'elle croque dans la vie, qu'elle s'enivre de cette nature riante qui baigne le chalet de Mariengrund. Dans le secret de sa chambre, elle s'invente mille vies plus étincelantes les unes que les autres, elle se rêve actrice comme maman, élégante et parfumée, jouant devant la caméra. Elle rêve aussi que papa revienne et refasse d'elle la princesse qu'elle se sentait être sous ses yeux.

Mais Wolf ne revient pas. Et Magda tombe de déconvenue en déconvenue. Abandonnée par son mari, l'ancienne vedette de cinéma doit aussi batailler avec un quotidien plus âpre. En 1945, l'Allemagne, pays vaincu et ruiné, ne tourne plus aucun film. Le théâtre est moribond. Seule avec ses deux enfants, elle se démène, doit accepter de petits engagements, des cachets médiocres. Parfois, elle craque et pleure son amour enfui, son bel amour volage. «Enfant, je lui demandais pourquoi elle pleurait, racontera Romy Schneider bien plus tard. Elle ne me répondait pas. Je n'ai pu que constater qu'elle était seule ; personne n'était là.»

En grandissant, la petite Rosemarie continue à faire l'expérience de la rupture et de la séparation. À dix ans, elle doit quitter le refuge tant aimé de Mariengrund pour partir au

pensionnat Goldenstein à Salzbourg, chez les religieuses. Fin de la récréation : il faut rentrer dans le rang et obéir à la discipline collective. Rude apprentissage pour la gamine fantasque et un peu capricieuse qu'elle est alors. Les études ne l'intéressent pas et elle a les contraintes en horreur. Dieu en revanche ne lui est pas totalement indifférent. Mais l'angoisse rôde en elle et l'empêche de trouver la consolation de la foi. Dévastée par le vide qui l'habite, elle subit les premières attaques d'un double malfaisant qu'elle décrira des années plus tard avec une rage froide : « *Elle* est toujours là. *Elle*, c'est l'autre. Les yeux grands ouverts, *elle* regarde dans la nuit. *Elle* m'injurie, *elle* rit, *elle* pleure. *Elle* a toujours une main sur mon épaule. *Elle* me surveille sans cesse. *Elle* me reproche toutes mes fautes, une fois, deux fois, trois fois. Je ne peux pas me débarrasser d'*elle*. Mais je la hais. Je me souviens encore comment cela a commencé, il y a très, très longtemps. C'était en hiver, à l'école, à Salzbourg. Je priais [...]. Mon Dieu, faites que je devienne actrice. J'étais heureuse quand je priais. Je me sentais grandiose. J'étais à genoux et je me voyais ainsi moi-même. Mais tout à coup, je ne pouvais plus prier. Car *elle* était déjà là, l'autre, qui détruisait tout, ma prière, mon enfance, mon ingénuité. »

La souffrance la cueille avec d'autant plus de facilité qu'elle résonne dans le vide. « Les religieuses ne comprenaient pas. Pour elles, je n'étais que la petite Albach, une créature compliquée, une enfant dont les parents étaient divorcés, une petite fille désobéissante, avec de nombreux défauts. Une menteuse. » Une des sœurs, plus intuitive que les autres, la décrira comme une enfant « sensible et adorable mais en désaccord intérieur avec elle-même ». Cette exception faite, face à ses démons, Romy trouve en général peu d'aide auprès du monde extérieur. De sa famille, elle ne reçoit presque pas de visites : durant les quatre années qu'elle passe au pensionnat, elle n'y verra les siens que deux ou trois fois en dehors

des périodes de vacances. Wolf, ce père immatériel à force d'être absent, ne se manifeste presque jamais. Quant à Magda, elle aussi se fait rare, y compris pour les petits spectacles que donnent régulièrement les jeunes pensionnaires. « Dommage, Mamma n'a jamais le temps d'assister à la représentation et de venir me voir ! Les autres parents viennent toujours », note Romy avec une pointe de dépit. Sa mère, à l'époque, a d'autres chats à fouetter : elle a rencontré un homme avec lequel elle envisage de refaire sa vie. À l'inconséquence et la légèreté de Wolf succède le bon sens madré de Hans-Herbert Blatzheim, que Romy appellera « Daddy » sans grand enthousiasme. Le nouveau prince charmant n'a rien d'un artiste : c'est un homme d'affaires propriétaire d'une chaîne de restaurants qui essaima dans toute l'Allemagne. Désormais, elle devra composer avec ce beau-père autoritaire, qui amène de surcroît trois demi-sœurs dans la famille.

Pourtant, durant toutes ces années, elle n'est pas ce qu'on appelle une jeune fille mélancolique. Loin de se laisser aller au spleen, elle dévore la vie, comme elle l'a toujours fait. En elle, l'instinct de vie palpite et lui promet des lendemains qui chantent. Avec ses deux copines Birgit et Monika, elle passe son temps à échanger confidences et fous rires d'adolescente. Avec les autres filles, qui la toisent comme une bête curieuse, elle cultive le mystère. À son arrivée au pensionnat, elle a dû faire face à une avalanche de questions : « Tu es la fille de Magda Schneider et de Wolf Albach-Retty ? Tu connais des gens célèbres ? C'est comment, un tournage ? » Prise de court, elle s'est inventé une enfance dorée à l'ombre de Hollywood. « Pour fanfaronner devant mes camarades, je parlais de gens que je n'avais jamais vus. Je bluffais et racontais : Hier, nous avons déjeuné avec Gary Cooper... »

Face à cette élève si singulière, les jalousies s'aiguisent. Le jour où elle arbore une coupe de cheveux « hérisson », elle s'attire les quolibets de ces jeunes filles trop bien rangées :

«Elles ont ri ou crié au scandale : “Tu as l’air d’une vedette de cinéma!” En principe, c’est flatteur d’être taxée d’actrice de cinéma. Mais il faut voir le ton sur lequel elles l’ont dit. Je leur montrerai, à ces dindes ! » En elle grandit le sentiment d’être différente. Un jour, elle prendra sa revanche...

Pour échapper à ce monde trop étriqué, elle entraîne le plus souvent possible ses amies au Mirabelle, le grand cinéma de Salzbourg. Lovée dans les profonds sièges de velours grenat, elle oublie tout. De retour au pensionnat, elle rêve, dans le silence de la chambrée endormie. Elle rêve d’ailleurs et de liberté. «J’ai bien envie de me sauver cette nuit. Ce serait chouette, une gentille petite aventure de jeune fille [...]. J’irais à Paris ou à Mexico, et je jouerais un cow-boy dans un théâtre ! » confie-t-elle dans un élan d’exaltation à son journal. Elle rêve d’amour aussi, et de mariage, comme toutes les jeunes filles de son âge. Mais son rêve le plus fou et le plus secret porte un autre nom : théâtre. Durant sa scolarité, elle se montre toujours la plus empressée lorsqu’il s’agit de monter et interpréter de petites pièces avec les autres pensionnaires. C’est là seulement, sur une estrade de fortune, devant un public clairsemé, c’est là qu’elle oublie ses angoisses et sa solitude, c’est là qu’elle se sent devenir pleinement elle-même. À quatorze ans, elle soupire : « Si j’avais le choix, je serais actrice immédiatement. Comme Mammi. Mais nous n’en avons encore jamais parlé. On ne parle pas de ça à la maison. »

Trois mois plus tard, comme dans un de ces contes de fées que lui lisait sa grand-mère le soir à Mariengrund, son souhait le plus cher sera exaucé. Elle sera actrice.